

CHAPITRE XIII

A propos d'une esclave. — Départ de Mpwapwa. — Les eaux de Tchouniou. — Le Marengamkali. — La zihoua. — L'éloquence du kirangozi. — Les autruches. — Nous sommes dans l'Ougogo

Nous regagnâmes le Mpwapwa par une autre route, plus boisée, aussi longue, mais moins rocheuse et partant moins fatigante que celle du départ ; aussi, bien qu'elle fasse, je pense, un léger détour vers l'ouest, je n'hésite pas à la recommander comme étant la meilleure pour se rendre au lac Ougombo. Elle traverse un pays inhabité, sans culture, par contre très giboyeux : partout nous découvrons des traces récentes du passage de nombreux éléphants, et le temps seul nous manque pour faire de fructueuses battues.

Car nous avons hâte de rejoindre le camp : une vague préoccupation inquiète nous talonne, et ni les coquetteries de la forêt, ni les séductions des pistes que nous remarquons le long du sentier ne parviennent à ralentir notre marche. Heureusement rien d'anormal ne s'est passé en notre absence, et nous retrouvons en excellente santé Cadenhead qui a mis ce temps à profit pour remanier les fardeaux et choisir, autant que faire se pouvait, les nouveaux porteurs vounyamouésis. Néanmoins nous avons bien fait de suivre nos pressentiments, car, dès le lendemain, éclatait un événement de haute gravité dont les conséquences auraient pu devenir des plus fatales.

Sous la direction d'un riche Arabe, Saïf ben Seliman, une forte caravane campée depuis deux jours au Mpwapwa devait, ce matin-là même, se mettre en route pour l'Ougogo, lorsque soudain une esclave favorite du chef quitta la tente de son maître et courut se réfugier dans l'asile des missionnaires anglais dont j'ai fait mention au précédent chapitre. Persuadé que son bien lui serait restitué sur sa réclamation, l'Arabe alla trouver le docteur Baxter et le pria de lui rendre sa favorite ; mais le pasteur n'y voulut point consentir et objecta qu'une fois en ce lieu la malheureuse était affranchie de par la loi anglaise et absolument libre d'elle-même.

Saïf en fut d'abord interdit, puis il s'indigna ; à vrai dire, cette déclaration était à tel point contraire à ses principes que, pour lui en faire admettre l'équité, il eût fallu commencer par obtenir de lui qu'il abjurât l'Islamisme, à ses yeux, un seul motif était plausible : c'est que l'Anglais voulait s'approprier cette esclave ; et il en conçut une telle rage, il se livra à un tel emportement, qu'on fut obligé de le jeter à la porte.

C'est ici que le drame commence.

Furieux, ne se contenant plus, l'Arabe retourne à son camp, fait sonner l'alarme, rassemble ses soldats et annonce que si sa captive ne lui est pas restituée sur-le-champ il va assiéger la station anglaise, égorger tous les blancs et incendier leur demeure.

Tel Ménélas lançait sur Troie douze cents vaisseaux et cent mille Grecs en armes pour reconquérir sa femme, la belle fille de Lédæ.

Mais en cet instant nous ne pensions guère à plaisanter, et, apprenant le danger qui menaçait la Mission, nous nous y portâmes sans retard, suivis de tous nos askaris ; en même temps Saïf faisait plier ses tentes et s'avancait pour livrer bataille.

Au moment de l'action, un coup de théâtre se produisit : la jeune esclave, cause du conflit, sauta par-dessus la palissade du refuge et, affolée, s'enfuit vers la montagne. Alors, abandonnant le siège, son maître se mit aussitôt



FUITE D'UNE ESCLAVE.

à sa poursuite et, avant qu'il nous fût possible de nous rendre compte des péripéties de cette chasse, femme, Arabe, caravane, tout avait disparu derrière les plis du terrain. Nous apprîmes plus tard que Saïf était rentré en possession de la noire captive, qu'il avait paisiblement continué sa route, et que, du reste, la meilleure intelligence n'avait pas tardé à renaître entre lui et sa capricieuse compagne.

Ce fait, ainsi que plusieurs autres de même nature que m'a racontés le capitaine Bloyet, lorsque plus tard je le rencontrai sur les rives de la Moukoundocoua, me permettent de dire que la noble, généreuse et très louable tentative du docteur Baxter n'est pas encore praticable dans ces milieux africains, bien plus, qu'elle est imprudente, impolitique, car elle constitue une véritable déclaration de guerre aux Arabes avec qui, en somme, nous sommes obligés de compter là-bas. J'ajouterai même que cette œuvre pourrait devenir une sorte d'appel à la désertion ; car enfin chacun sait que beaucoup de nos nègres porteurs sont des esclaves ; à Zanzibar, la plupart d'entre eux sont en puissance de maître : c'est un état de domesticité non payée qui est admis, autorisé ; ce qui ne l'est pas, c'est le trafic, la vente de ses serviteurs. Dès lors n'est-ce pas un acte imprudent d'établir ainsi sur le chemin des caravanes un asile pour ceux d'entre ces hommes qui seraient tentés de se soustraire à leurs engagements ou à leurs devoirs ?

Nul plus que moi n'a horreur de l'abominable traite : j'en ai sondé les ignominies, les plaies repoussantes lors de mon voyage au Niger et au Bénoué surtout ; à mes yeux, le négrier est le dernier des misérables. Mais la ferveur humanitaire ne doit pas aller jusqu'à la maladresse ni côtoyer l'injustice ; dans l'affranchissement des nègres, comme dans toutes les grandes conquêtes de la civilisation, il y a des étapes qu'il faut respecter si l'on ne veut pas courir le risque d'être rejeté loin du but.

J'aurai l'occasion de revenir sur cette question des Arabes, et je m'efforcerai de démontrer tout le prix que l'on doit attacher à une alliance avec eux, ainsi que les services immenses qu'ils nous rendraient si, au lieu de les blesser, de les outrager, de les combattre dans leur religion, leurs mœurs, leurs coutumes, on s'en faisait des auxiliaires en les amenant insensiblement aux grands principes de l'humanité, sans débiter par ébranler les fondements de leur foi.

Dans cet ordre d'idées, j'aurai peut-être contre moi maints esprits généreux, convaincus, à qui manque cependant, j'en suis certain, l'expérience de la chose africaine, tandis qu'à l'appui de ma théorie je puis citer un nom glorieux entre tous, celui d'un maître vénéré, David Livingstone. Nul n'osera dire que ce grand apôtre chrétien ne détestait pas l'odieuse trafic

des esclaves ; et pourtant, c'était l'ami, le commensal, le conseiller des Arabes ; c'est au milieu d'eux qu'il vivait, c'est entouré par eux qu'il mourut à Oudjidji.

Il pressentait, l'illustre voyageur, que la civilisation ne pourrait être plus puissamment drainée que par ce canal et, au lieu de contrecarrer les Arabes d'une manière systématique, il s'en faisait aimer, il essayait de les gagner à sa cause sans brusquerie, plein d'indulgence pour leurs défauts, plein de respect pour leurs droits. Ce n'est pas lui qui eût installé à Oudjidji un refuge pour les esclaves déserteurs, froissant ainsi le musulman non seulement dans sa croyance, mais dans ses intérêts les plus chers.

Non, l'humanité a des armes bien autrement persuasives, et son travail, sorte d'endosmose morale, est latent ; c'est pourquoi elle traverse les âges, les religions, les empires, sans jamais partager leurs effondrements : comme la vérité, elle procède de la persuasion et du temps, sa marche est immuable et son règne final assuré.

Le 25 février, nous quittâmes le Mpwapwa où l'expédition avait séjourné une semaine entière, et nous nous dirigeâmes vers le Marenga-Mkali, porte de l'Ougogo. Après avoir franchi quatre milles, nous brûlâmes les villages de Kisokoué où les porteurs achetèrent quelques vivres ; ce sont des lieux mal famés, habités par les Vouadirigos qui, à l'instar des Vouahombas, sont gens pillards et batailleurs.

Nous ne tardâmes pas à atteindre le massif rocheux des monts occidentaux de la chaîne de l'Ousagara dont nous suivîmes les sombres défilés, véritable forteresse au seuil de l'Ougogo, moins farouche pourtant que l'aride désert où nous arriverons demain.

Une fausse indication au départ allongea notre étape de plus d'une lieue, et nous mîmes cinq heures et demie pour atteindre Tchouniou ; l'endroit où l'on s'arrête à l'extrémité de la gorge est tellement resserré que toutes les caravanes y occupent les mêmes emplacements et gourbis ; c'est loin d'être un avantage, car outre les monceaux de débris de toutes sortes dont la décomposition empoisonne l'air, il faut aussi compter avec les insectes et les reptiles qui élisent volontiers domicile sous les feuilles sèches, les branchages et les chaumes. Nous fîmes éclaircir un de ces camps à l'endroit même où Stanley s'arrêta lors de son voyage à la recherche de Livingstone ; au grand effroi de nos nègres, on y trouva trois serpents de belle taille, très venimeux, assure-t-on ; dans ma tente, je tuai un énorme centipède dont la piqûre est mortelle, et c'est par douzaines que j'exterminai des perce-oreilles qui me disputaient mon lit ; en somme, ce fut une misérable couchée que celle de Tchouniou.

Au pied de l'étroit plateau où nous sommes établis, coule la rivière dont le lit est en ce moment presque à sec; devant nous s'étend une plaine immense, le Marenga-Mkali, dont le nom, traduit littéralement, signifie *eau amère*.

Stanley s'est plaint des eaux de Tchouniou qui, dit-il, ont causé la mort de tous ses ânes (1); Cameron, au contraire, assure qu'elles sont bonnes et que ses baudets y ont éteint leur soif à loisir sans en éprouver aucun mal (2). On a essayé d'expliquer cette divergence d'opinions par la différence des époques où les deux explorateurs ont passé en cet endroit; mais Stanley s'y trouvant le 22 mai, et Cameron le 19 juin, cet intervalle n'est évidemment pas suffisant pour accorder ces deux assertions contraires, d'autant que la saison des pluies y sévit précisément pendant ces mois-là, et que les deux voyageurs passèrent là dans un moment absolument identique sous le rapport climatologique.

J'ai cherché à éclaircir ce fait, et tout d'abord je dois dire qu'ainsi que Cameron nous nous sommes abreuvés au torrent de Tchouniou sans en être le moins incommodés, que de plus nos douze ânes arabes y burent à leur soif sans en ressentir aucun malaise. La seule explication que je puisse donner de l'accident dont Stanley a été victime, c'est qu'à l'endroit où il a puisé son eau et abreuvé ses bêtes des matières végétales en décomposition s'étaient peut-être accumulées et avaient en quelque sorte empoisonné le liquide; dans tous les cas ce ne pouvait être là qu'un inconvénient momentané.

Mais où je ne partage plus l'avis de Stanley c'est lorsqu'il attribue à l'amertume des eaux de Tchouniou l'appellation de Marenga-Mkali donnée à la contrée. D'abord ce nom s'étend à toute la partie comprise entre les éperons occidentaux de la chaîne de l'Ousagara et le district de Mvoumi, dans l'Ougogo; ensuite cette étendue que l'on parcourt en tirikésa, c'est-à-dire en marche forcée, ne présente aucune apparence d'eau nitreuse, à telles enseignes que ce passage est redouté à cause du manque d'eau dont on doit, au contraire, s'approvisionner à Tchouniou avant de quitter ce point. En route, on rencontre deçà, delà, une petite zihoua dont on bénit la découverte, où l'on s'abreuve avec bonheur, et dont l'eau, si elle est boueuse, n'est en aucune façon amère.

En conséquence, et bien que le mot marenga signifie *eau* et le mot mkali

1. H. Stanley, *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, page 136.

2. Cameron, *A travers l'Afrique*, page 63.

amer, je pense que ce dernier terme ne doit être pris que dans un sens figuré, et que Marenga-Mkali veut dire *dépourvu d'eau*. Ce qui me confirme encore dans cette opinion, c'est que le même mot est employé plus loin pour désigner une autre contrée désolée, le Mgounda-Mkali; la traduction textuelle de Mgounda est champs, cultures; or, il n'est pas admissible de prendre ici le mot Mkali, *amer*, dans son sens littéral et de dire cultures, champs amers, d'autant qu'il n'y a précisément ni champs ni cultures dans cette contrée déserte. Mais en l'admettant, comme je le disais plus haut, dans son sens figuré, on obtient : *absence de champs, de cultures*, et cela rend parfaitement l'idée du Mgounda-Mkali où l'on ne rencontre ni village ni coin défriché pendant les quinze jours que l'on met à franchir ce pays désolé; de même qu'au Marenga-Mkali ce n'est pas l'amertume de l'eau, mais l'absence totale de ce liquide qui selon moi a valu son nom à la contrée en question.

Je conserverai cette opinion que je crois rigoureusement exacte, jusqu'à ce que l'on ait trouvé dans leur sens littéral les eaux salées du Marenga-Mkali et les champs amers du Mgounda-Mkali.

Ce fut le 26 février que nous quittâmes Tchouniou pour traverser le Marenga-Mkali et aborder l'Ougogo. Nous suivîmes un itinéraire qu'aucun voyageur n'avait encore parcouru et qui a l'avantage de faire éviter Mvoumi où nous eussions dû payer tribut.

Au pied de la rampe de Tchouniou nous trouvons d'abord une vaste plaine où l'herbe est courte et le terrain gras et argileux; déjà même le sol commence à se détremper: il semble que la saison pluvieuse qui s'est attardée dans les montagnes et que nous avons ainsi devancée au Mpwapwa, veuille nous rejoindre ici à bref délai. Au bout de deux heures nous entrons dans une forêt assez maigre où nous faisons halte; mais dans l'après-midi nous reprenons la marche interrompue: le sentier se déroule alors au milieu d'un pays beaucoup plus accidenté où surgissent des collines arides, des affleurements de roc schisteux, des bois de haute futaie fort peu feuillus, toute une végétation brûlée, calcinée par une implacable sécheresse.

Nous sommes privés d'eau: chemin faisant, et pendant l'arrêt de midi, la provision emportée de Tchouniou a été consommée; aussi l'on avance tête basse; plus de chants ni de cris, plus de paroles, même; on n'a qu'une pensée, un but suprême: atteindre quelque mare bienfaisante avant la tombée de la nuit.

Le soleil décline à l'horizon; l'angoisse est grande au fond des cœurs: faudra-t-il coucher sans eau? Enfin, vers cinq heures et demie, le kirangozi, dont l'œil perçant n'a cessé d'interroger l'espace, pousse un cri d'allégresse;

il s'élançe ; chacun le suit avec un empressement joyeux : c'est une petite zihoua qui a été découverte, et tous de nous y désaltérer en bénissant la Providence.

La première soif étanchée, il s'agit de construire sans retard le boma, car c'est surtout dans ces solitudes que l'on doit s'entourer de précautions : l'eau y étant rare, les fauves rôdent nombreux autour des endroits où ils savent en trouver, et nos nègres connaissent le danger qu'ils courraient en s'endormant à la portée d'un lion ou d'un léopard. Aussi le retranchement est-il rapidement élevé ; les feux s'allument dans l'intérieur de l'enceinte, les groupes se forment, les repas s'achèvent, l'animation est grande : on rit, on cause, on devise bruyamment.

Tout à coup le kirangozi se lève, et de sa voix puissante :

« Ecoutez, écoutez, » crie-t-il.

Le silence s'établit profond.

« Hommes blancs, et vous, fils de la côte, et vous aussi les enfants de l'Ounyanyembé, reprend-il, écoutez. Nous sommes dans le désert, et vous pouvez ici boire à cette zihoua autant que vous avez soif, couper du bois, aller de droite et de gauche ; là-bas, d'où nous venons, c'étaient les pays heureux où nous pouvions entrer dans les cases de nos frères, manger avec eux, dormir sous leurs toits.

« Mais demain ! demain ! »

S'animant et gesticulant :

« Demain ! écoutez, hommes blancs, et vous tous, écoutez, demain nous arriverons dans le pays des Vouagogos. »

Frappant la terre du pied :

« Les Vouagogos ! mais ce sont des païens, des maudits, des voleurs ! »

« Méfiez-vous des Vouagogos ! »

« N'approchez pas de leurs tembés, ne cueillez pas un seul épi de leurs champs, ne puisez pas une goutte de leur eau, ne regardez pas leurs femmes ! »

« Hommes blancs, ne leur montrez pas vos belles étoffes, vos perles, vos rouleaux de cuivre ni aucune de vos merveilles, car les Vouagogos vous les déroberont. »

Plus calme, et comme inspiré :

« Oui, demain nous arriverons chez ces mécréants ! Mais l'esprit du bien est avec nous : nous serons forts avec les hommes blancs. N'est-ce pas, fils de la côte, et vous, enfants de l'Ounyanyembé, n'est-ce pas que nous resterons tous autour des vousougous ? »

Le chœur : « Oui, oui, nous le promettons ! »

Et pendant plus d'une demi-heure l'orateur continua de la sorte, interrompu de temps à autre par les approbations énergiques de l'auditoire.

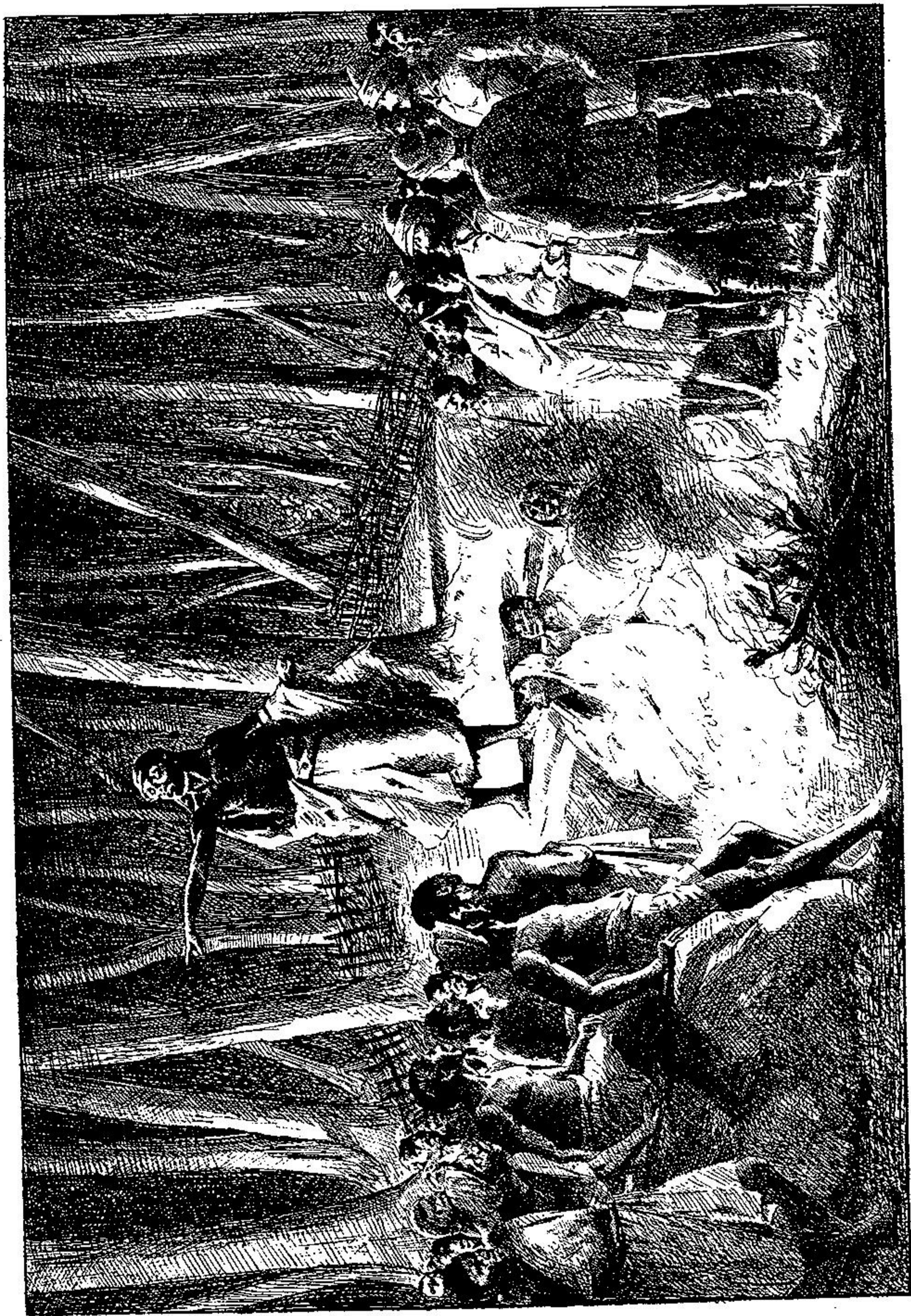
Depuis longtemps la nuit était tombée, et la lune éclairait cette halte pittoresque en plein inconnu. Au milieu du camp et dominant les groupes, drapé dans un manteau rouge, insigne de sa charge, cet homme était vraiment superbe : ses traits virils, ses muscles d'acier se détachaient en arêtes claires sur la masse noire de son corps, et les flambées de bois, les rayons de l'astre d'argent jetaient sur ce tableau des lueurs fantastiques.

Cependant les reprises du chœur, les applaudissements faiblissent : peu à peu, vaincus par la fatigue, les hommes se sont étendus et dorment profondément. Lorsqu'il n'entend plus aucune voix répondre à la sienne, le kirangozi lance un dernier cri, et, majestueux, s'en va, lui aussi, goûter un peu de repos qu'il a vraiment bien mérité.

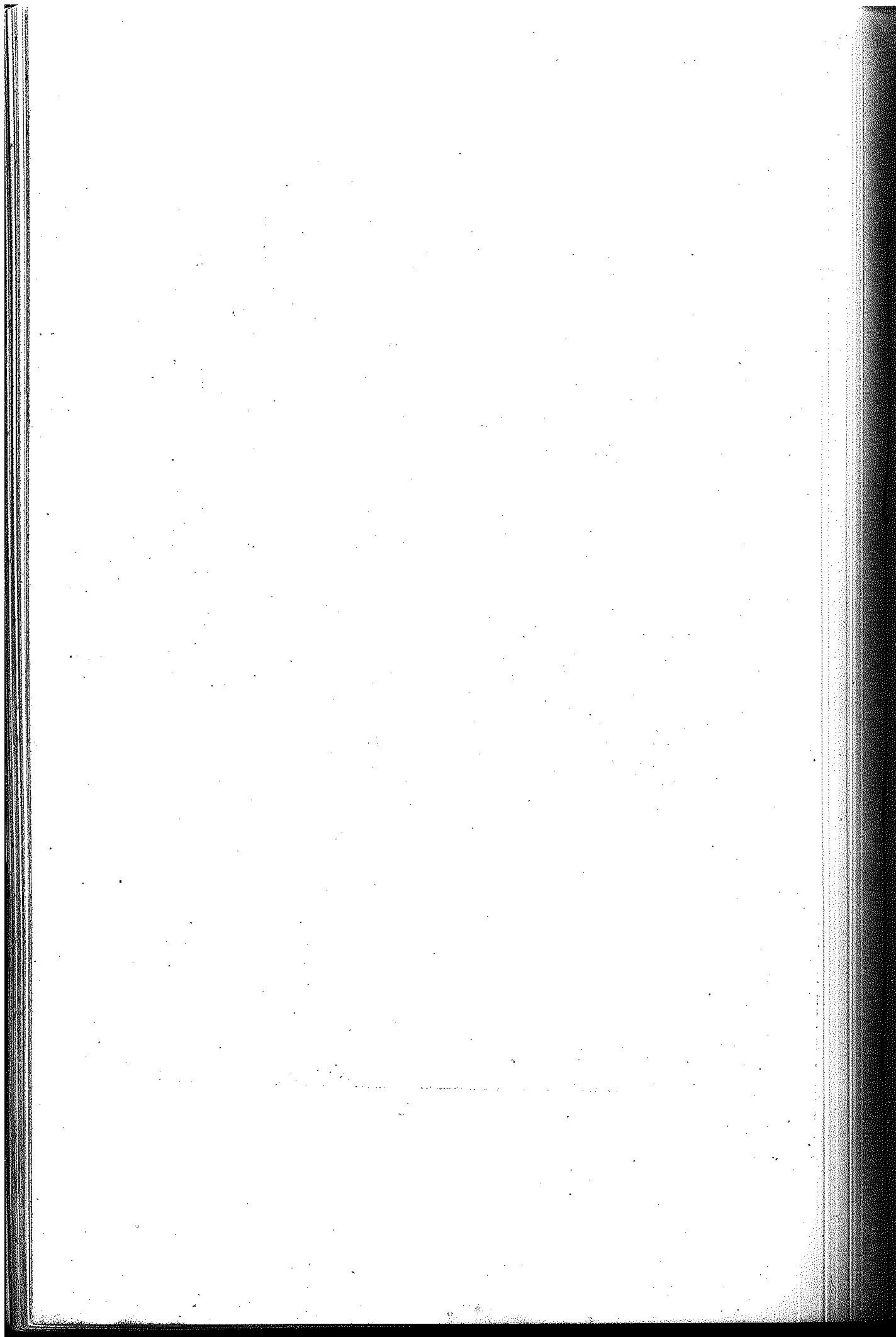
C'était la première fois que nous assistions à cette scène qui est de tradition du reste, et qui se reproduit aux abords du Mgounda-Mkali et à l'approche de l'Ounyanyembé. Mais ce soir-là le panorama sauvage, la poésie du clair de lune, la couchée en pleine forêt après les angoisses de la marche, tout cela prêtait à cette mâle harangue quelque chose de saisissant dont je garderai un ineffaçable souvenir.

Le lendemain, le camp fut levé avant l'aube : à cinq heures et demie on était en route ; la direction générale qui hier accusait l'ouest-nord-ouest tend à s'infléchir au sud, et nous conduit dans une plaine immense et à tel point giboyeuse qu'on eût dit vraiment d'un coin du Paradis terrestre. Partis en avant-garde, Roger et moi, nous vîmes une troupe de dix éléphants qui fuyaient vers le nord, sur notre droite ; au centre de la plaine, des zèbres, des girafes s'ébattaient joyeusement, des buffles paissaient aux abords des fourrés et, l'œil au guet, les gazelles tremblantes hésitaient à quitter l'épaisseur des halliers.

Plus loin nous vîmes une bande d'autruches ; la tentation était forte, et nous nous lançâmes à leur poursuite. Il nous sembla d'abord qu'elles restaient à la même place et nous espérions nous en rapprocher en rampant au ras du sol dénudé ; sans paraître troublées, elles continuaient à arracher deçà, delà, les herbes dont elles se nourrissent ; mais leur vue est si perçante et leur ouïe si fine que depuis longtemps déjà nous étions trahis, et, sans témoigner ni précipitation ni effroi, elles reculaient insensiblement en ayant soin de maintenir toujours entre elles et nous une distance considérable. Les ondulations de la plaine se prêtaient à ce manège, et nous dûmes finalement renoncer à la poursuite, sans avoir eu la satisfaction d'envoyer à ces grands échassiers un seul coup de fusil.



L'ÉLOQUENCE DE KIRANGOZI.



Au bout de cette plaine, la route se poursuit sous un bois d'acacias horrida et de mimosas qui est la caractéristique de la contrée; car c'est une justice à leur rendre, les Vouagogos ont arraché à la jungle les espaces où sont posées leurs demeures, où s'étalent leurs champs; s'ils ont conservé leurs traditions sauvages, s'ils sont par nature rapaces, tracassiers et inhospitaliers, du moins par leur travail ils ont conquis le droit de se dire chez eux et d'en tirer un légitime orgueil.

En sortant de ces taillis, vers neuf heures du matin, nous aperçûmes les limites de cultures du village de Chikombo; nous traversâmes des plantations de maïs et de sorgho, et bientôt, éparpillés à l'horizon, apparurent à nos yeux les premiers tembés.

Cet aspect est tout à fait différent de celui que nous ont offert les diverses tribus rencontrées jusqu'alors et dont les bourgades se composaient de huttes, sortes de meules de foin, réunies dans une enceinte palissadée; ici, les demeures ne sont pas agglomérées; chacun bâtit son tembé où bon lui semble, cultivant alentour quelques carrés de terre et élevant un peu de bétail qui vit pêle-mêle sous le même toit avec la famille. On rencontre rarement deux habitations contiguës, à moins qu'elles n'appartiennent au même individu; elles sont toutes dispersées sur un périmètre assez vaste, mais nu, c'est-à-dire dont les jungles ou les taillis ont été soigneusement enlevés, et qui a souvent plusieurs milles d'étendue. Cela forme un village, limité par ces mêmes bois que nous avons traversés, et au delà desquels un autre groupe de Vouagogos s'est taillé à son tour un hameau entièrement indépendant du voisin.

Ce pays représente en somme une série de petites chefferies où domine un esprit absolument républicain: le sultan, que chacune d'elles choisit dans son sein, n'a qu'un pouvoir très limité, et, à part les exactions qu'il inflige aux caravanes, ses prérogatives vis-à-vis de ses sujets sont à peu près nulles; nous nous en rendrons mieux compte plus loin en voyant à l'œuvre ces petits potentats.

Parfois l'un d'eux se croit assez fort pour déclarer la guerre au village voisin dont, s'il est vainqueur, il tue le chef qu'il remplace par un membre de sa propre famille; ces luttes intestines se vident entre les intéressés seulement. Que si, au contraire, un danger menace les institutions mêmes du pays, comme cela s'est présenté lorsque les Arabes tentèrent de traverser ces États par la force, alors tous les hameaux se lèvent en masse, et cette fédération puissante opposera à l'intrus une véritable muraille de Chine et une résistance dont il ne triomphera pas.

Cependant, à peine sommes-nous engagés dans les cultures que déjà

notre approche est signalée : une rumeur a traversé l'espace, et bientôt nous voyons accourir vers nous une troupe de nègres en armes : l'un d'eux s'en détache, s'approche de nous et, d'un ton d'empereur romain :

« Arrête, vousoungou, crie-t-il, tu dois camper ici et payer au chef le hongo. »

Cette brusque apostrophe, dans la bouche d'un nègre surtout, a quelque chose de si insolent, que tout d'abord nous en éprouvons un mouvement de colère, de révolte et une furieuse démangeaison de châtier le matamore ; mais toute réplique est superflue, toute protestation inutile, tout courroux intempestif : nous sommes dans l'Ougogo.

